

Représentation et fonction du personnage de l'intendant dans le roman canadien-français au XIX^e siècle

Nathalie Ducharme

Number 140, Winter 2006

Le roman historique

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/50467ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Ducharme, N. (2006). Représentation et fonction du personnage de l'intendant dans le roman canadien-français au XIX^e siècle. *Québec français*, (140), 30–33.

Représentation et fonction du personnage de l'intendant

dans le roman canadien-français au XIX^e siècle

> Jean Talon et la construction navale, Rex Wood © Confederation Life Collection.
> L'intendant Talon en visite chez des habitants, L. R. Bachelor © Archives nationales du Canada.

Je sais parfaitement ce qu'est un intendant.
William Kirby, *Le chien d'or*

Depuis que Louis Maigrin et, par la suite, Georges Lukács ont souligné la contribution de Walter Scott au développement d'un roman historique dont les figures centrales, des héros fictifs, infléchissent le cours des événements, les personnages historiques ont peu suscité l'intérêt des chercheurs, qui les ont relégués, tout comme les décors, au rang d'accessoires destinés à ménager des « effets de fresque² ». Qui plus est, leur étude s'est le plus souvent limitée à mesurer l'écart entre l'invention et le référent historique³. Au Québec, notamment, la recherche sur le roman historique a donné lieu à peu d'avancées dans ce domaine particulier⁴. Pourtant, s'il est un personnage qui investit la fiction au XIX^e siècle, c'est bien celui de l'intendant, qu'il s'agisse de Jean Talon, de Gilles Hocquart ou du tristement célèbre François Bigot. Parmi treize romans de la seconde moitié du XIX^e siècle et dont l'intrigue se situe en Nouvelle-France, cinq comportent la mention d'un intendant, consistant, dans la plupart des cas, en un commentaire émis par le narrateur à son égard, tandis que quatre en font un personnage principal. Si *L'intendant Bigot* (IB, 1872) de Joseph Marmette, ainsi que *Le chien d'or* (CO, 1884) de William Kirby⁵ s'imposent

d'emblée comme les mises en fiction les plus marquantes du dernier intendant de la colonie, il faut également considérer *Le château de Beaumanoir* (CB, 1886) d'Edmond Rousseau, émule du roman de Marmette, ou *Le manoir mystérieux* (MM, 1880) de Frédéric Houde, qui met en scène Gilles Hocquart. Nous désirons attirer l'attention, d'une part, sur la manière dont ces neuf romans représentent la figure de l'intendant et, d'autre part, sur le rôle assigné à celle-ci dans la composition de l'œuvre et dans l'élaboration d'un discours patriotique.

Des quatorze hommes qui ont assumé la fonction d'intendant en Nouvelle-France, seuls Jean Talon (1626-1694), Jacques Duchesneau (1627-1694), Gilles Hocquart (1695-1783) et François Bigot (1703-1778) font l'objet d'une appréciation ou d'une prédilection qui s'explique par le caractère mouvementé des époques auxquelles ils ont vécu, soit la fondation de la colonie française et les dernières années de son existence. Au sujet des intendants du XVII^e siècle, toutefois, on ne relève que des observations générales destinées, dans un premier temps, à témoigner de l'érudition étalée par l'auteur dans la mise en place d'un contexte historique et, dans un second temps, à mettre en valeur le dynamisme et l'opiniâtreté de nos premiers administrateurs. Joseph Marmette soulignera, dans *François de Bienville* (FB, 1883), la fermeté dont fait preuve Duchesneau dans

ses rapports conflictuels avec le gouverneur Frontenac (p. 25) et, dans *Le chevalier de Mornac* (CM, p. 10 et 365), l'énergie déployée par Jean Talon dans le développement de la colonie, mais, au reste, Marmette ne se soucie guère de représenter les deux hommes au physique ou au moral. William Kirby, en revanche, esquisse de Talon le portrait d'un humaniste dont les « admirables plans de colonisation » ne rencontrèrent que l'indifférence de la cour et qui trouva dans son château de Beaumanoir un refuge où discuter de philosophie et de littérature avec son cercle d'intimes⁷.

Le chien d'or présente une autre image, nettement plus pathétique, de l'intendant qui précéda Bigot, comme le



dans un cadre canadien du roman *Kenilworth* (1820) de Walter Scott. En l'occurrence, le journaliste et politicien Frédéric Houde a substitué la comtesse de Beauharnois et l'intendant Hocquart à la reine Élisabeth I^{re} et à son favori, Leicester, attribuant à Hocquart tous les actes et toutes les caractéristiques morales du héros de Scott. Au demeurant, l'adaptation ne manque pas d'habileté, car, dans la colonie, seul un homme aussi influent que l'intendant peut mobiliser les ressources nécessaires pour confiner une femme dans un manoir isolé tout en la sous-trayant aux recherches de son père, de son fiancé et du gouverneur.

L'aisance avec laquelle un romancier peut extraire un personnage d'un contexte géographique ou historique

L'intendant de la Nouvelle-France, dont l'office est créé en 1663 - pour cesser d'exister à la Conquête de 1759 - détient, la responsabilité de l'administration civile de la colonie, c'est-à-dire de la justice, de l'ordre public et des finances, ce qui fait de lui la seconde figure d'autorité au pays après le gouverneur.

Jacques Mathieu, « Intendant », *Encyclopédie du Canada*, Montréal, Stanké, 1987, p. 994.



rapporte la gouvernante de Beaumanoir : « Le vieux Hocquart portait un bonnet de nuit toute la journée, prenait la prise toutes les minutes, et il négligea une femme en France, parce qu'elle n'avait pas une dot de duchesse à mettre à côté de son tas d'écus » (CO, I, p. 205-206). De fait, une ambition démesurée et une attitude désobligeante envers les dames semblent avoir constitué les principaux traits de caractère de Hocquart, tel que décrit dans le roman de Frédéric Houde, *Le manoir mystérieux*. Après une description physique sommaire de l'intendant, où sont évoqués son port majestueux et ses riches habits ornés de la croix de Saint-Louis, l'auteur en dresse, tout au long du récit, un portrait psychologique marqué au coin de la jalousie et de la pusillanimité. Craignant que son mariage secret avec Joséphine Pézard de la Touche ne compromette ses chances de devenir gouverneur - si sa protectrice, la marquise de Beauharnois, dont il a promis d'épouser la nièce, devait avoir vent de l'affaire -, Hocquart cède à l'influence de son serviteur Deschesneaux. Ce personnage historique qui, dans les faits, a appartenu à l'entourage de Bigot, ira jusqu'à tuer l'épouse gênante après avoir convaincu Hocquart de son infidélité.

Le personnage de l'intendant, partagé entre son honneur, son amour pour sa femme et ses aspirations politiques, aurait paru des plus complexes et intéressants pour l'étude d'une figure majeure de la Nouvelle-France, si *Le manoir mystérieux* ne s'était avéré être une transposition

spécifique pour le transposer dans un autre soubassement des doutes sur la crédibilité de la représentation. En effet, *Le manoir mystérieux* ne devoile aucune démarche d'érudition susceptible de lier le personnage de Hocquart à son référent historique. Ainsi tout l'intérêt du roman réside dans sa dimension intertextuelle puisqu'en adaptant, voire en plagiant⁸, le travail de Scott, Houde reprend aussi à son compte l'héritage de Shakespeare assumé par l'écrivain écossais, tout particulièrement en ce qui a trait à la figure d'Othello qui, avec ses attermoissements et sa dépendance envers l'homme acharné à le détruire, sert de modèle au comte de Leicester et à l'intendant Hocquart. Quant au discours lié plus spécifiquement à l'administration d'Hocquart, il faut le trouver chez Kirby, qui mentionne succinctement la tentative de l'intendant pour imprimer de la monnaie, une initiative qui a causé l'appauvrissement de la colonie (CO, II, p. 148). Du reste, le personnage d'Hocquart emprunte plusieurs caractéristiques à celui de Bigot, à la différence que, si le premier fait figure de perdant pathétique, le second incarne le vice et la trahison triomphants.

L'historiographie canadienne-française, tout au long du XIX^e siècle, a tenu Bigot pour l'un des principaux responsables de la défaite de 1759, qu'on pense, par exemple, à Garneau qui qualifia de hideux le rôle joué par l'intendant⁹. Faisant écho à l'opinion publique, nos romanciers l'ont accusé de tous les méfaits. Ainsi il aurait

Jean Talon



Gilles Hocquart

venu l'Acadie aux Anglais, alors qu'il en était le commissaire ordonnateur¹⁰, et aurait « inculqué tous ses vices à ses subordonnés, dès son arrivée au Canada » (*Cadet*, p. 27) ; il aurait de surcroît établi un « honteux système de pillage et de péculation » (*MV*, p. 85), affamé « la population pour lui faire payer plus cher les grains qu'il extorquait, d'une autre main, des cultivateurs... » (*JM*, p. 379). Enfin, il aurait livré la Nouvelle-France aux Anglais dans l'intention de reporter les sommes détournées sur le compte de la campagne de défense (*IB*, p. 841).

Que Bigot et sa séquelle établissent des monopoles tentaculaires, qu'ils consolident un régime d'abus intolérables, qu'ils commettent les plus audacieuses prévarications alors que le peuple abandonné, trahi et terrorisé râle de misère, c'est, après tout, naturel : une simple colonie ne saurait s'attendre à mieux, parce qu'une simple colonie ne saurait s'attendre à rien.

(*IB*, p.1002)

Mais ses nombreuses turpitudes lui laissent néanmoins le loisir d'enlever et de séquestrer des jeunes filles à Beauvoir, qu'on songe à Berthe de Rochebrune (Marmette), à Caroline de Saint-Castin (Kirby), à Claire de Godfrey (Rousseau), autant d'innocentes aristocrates sacrifiées à une passion dont le caractère outrancier évoque les aveux désespérés des plus grands vilains du mélodrame populaire : « Si j'avais deux âmes, je les vendrais l'une et l'autre à Satan pour que cette femme fut à moi ! » (*IB*, p. 928). De fait, le comportement démentiel de Bigot, révélé entre autres par des exclamations telles que « Malédiction ! » et « Par Satan » (*CO*, I, p. 234 et *IB*, p. 869 et 920), le destine à incarner une figure diabolique dont l'origine remonte au roman noir de la fin du XVIII^e siècle, avec son personnel composé de brigands, d'héroïnes prisonnières de donjons et de héros lancés à leur rescousse. Ainsi les substantifs attribués à Bigot sont-ils éloquentes : « Démon » (*CB*, p. 57) ; « infernal génie » (*IB*, p. 842) ; « caché comme la caverne du diable » (*CO*, I, p. 62). Tout comme le diable, l'intendant possède une force d'attraction qui se fonde moins sur un visage dénué de beauté que sur une contenance assurée et l'intensité d'un regard « pénétrant, dur » (*IB*, p. 924 et *CB*, p. 95), « d'une puissance redoutable » (*CO*, I, p. 86). Certes, Bigot se distingue des autres personnages d'intendant par la description physique élaborée que les romanciers lui ont donnée, la complexité de sa personnalité, sa capacité à éprouver les plus grands excès d'amour ou de rage, comme à effectuer les calculs les plus froids. Mais, au demeurant, son apport à la dimension littéraire des œuvres consiste avant tout à jouer le rôle du vilain qui persécute les jeunes filles, se bat en duel contre le héros et, comme il sied à un traître, s'en-

fuit lâchement avec l'argent des pauvres. Seul Marmette soumet Bigot à une justice aussi poétique qu'in vraisemblable en l'imaginant dévoré par un requin.

On sait que François Bigot a servi de bouc émissaire aux Canadiens français qui, soucieux de surmonter l'humiliation de la défaite, ont fait porter le blâme à l'intendant et à la cour de France¹¹. Maurice Lemire a montré



> Vue du palais de l'Intendant, Richard Short © Séminaire de Québec.

la façon dont les romanciers, voulant contrer toute accusation de lâcheté proférée par des journalistes anglais, ont utilisé Bigot comme personnage repoussoir pour témoigner de l'endurance de la population, poussée à la famine par les malversations de l'intendant, et du courage des soldats qui n'ont échoué qu'à cause de Bigot et de la France, indifférente à leurs efforts pour préserver la colonie. Mais qu'est-ce qui permet aux romanciers de condamner Bigot pour la défaite canadienne ?

Les ressources documentaires ont certainement contribué à forger le mythe de la trahison, si on considère que Marmette, de son propre aveu, a puisé l'essentiel de ses connaissances sur Bigot dans le *Mémoire sur les affaires du Canada* – texte accablant où apparaît la théorie de la trahison que le romancier a reprise (*IB*, p. 807). Il a également puisé dans la légende de « Caroline », un récit de la tradition orale mis en pages par Amédée Papineau en 1837, l'inspiration pour le personnage de son héroïne. Ce recours à deux textes de natures différentes, un ouvrage historique et une légende, permet à Marmette de fonder sa représentation de Bigot sur une imagerie déjà établie dans la collectivité. Mais la piètre réputation du dernier intendant de la Nouvelle-France ne justifiait pas le mauvais traitement accordé à Hocquart par Houde ou le peu de cas que Marmette fait de Talon et de Duchesneau. En fait, la nature même d'un intendant suscite la faible estime que lui vouent nos auteurs, qu'on pense d'abord à

son statut d'administrateur français délégué par la cour et rappelé à la fin de son mandat, lequel en fait un étranger avec qui les Canadiens ne ressentiront, semble-t-il, jamais d'affinité. Qui plus est, l'intendant incarne tout ce que le XIX^e siècle embourgeoisé méprise dans le XVIII^e, une « époque si relâchée dans l'honnêteté et les mœurs » (IB, p. 924), c'est-à-dire les excès de l'aristocratie : le libertinage, les fêtes et la vie de salon à laquelle président les femmes. Les plus grands crimes de Bigot ne sont pas de drainer les finances de la colonie, mais d'y importer les vices de son milieu : « Depuis l'arrivée de l'intendant Bigot dans le château de Beaumanoir, il y avait eu bien des festins joyeux, des festins qui pourraient, à cause de leurs désordres, être comparés aux royales orgies de la régence... » (CO, I, p. 85). Plus que tout autre personnage du roman québécois au XIX^e siècle, l'intendant voit son existence régie par les femmes. Tandis qu'Hocquart s'épuise en voulant conserver l'affection de son épouse et de la marquise de Beauharnois, Bigot partage la sienne entre sa captive à Beaumanoir, sa maîtresse intrigante – qu'il s'agisse de Madame Péan (Marmette) ou d'Angélique de Meloises (Kirby) – et sa protectrice à la cour, Madame de Pompadour. Les auteurs ne manqueront pas d'ailleurs de condamner ces aventurières tout en leur opposant des modèles de soumission plus conformes au XIX^e siècle.

Mais surtout, l'intendant a le malheur d'être un bureaucrate dans un monde où on rêve d'aventures et de faits d'armes, aussi ses ambitions le font-elles paraître médiocre alors que le gouverneur, bien que français lui aussi, incarne la figure paternelle, le défenseur des Canadiens et l'homme d'action qui lance des explorations aux confins du territoire pendant que l'intendant reste l'homme de la ville et de l'administration au quotidien. Bigot dérange les Canadiens parce qu'il déforme l'image que ceux-ci ont d'eux-mêmes : il les séduit en leur montrant comment il est facile de céder à l'attrait du lucre et de la luxure, puis il leur montre à quel point leur malheur ou leur patriotisme l'indiffère, lui, l'homme de son temps, l'administrateur européen du XVIII^e siècle, pour qui la gestion d'une colonie ne représente qu'une source de profit.

* Nathalie Ducharme est étudiante au doctorat en études littéraires à l'UQAM.

Références

- BOURASSA, Napoléon, *Jacques et Marie. Souvenirs d'un peuple dispersé*, édition de la Bibliothèque électronique du Québec, 2001 [1865].
- HOUDE, Frédéric, *Le manoir mystérieux ou les victimes de l'ambition*, Montréal, Imprimerie Billaudau, 1913 [1880].
- KIRBY, William, *Le chien d'or*, trad. de Pamphile Le May, Montréal, Stanké, 1989 [1884], 2 vol. [*The Golden Dog*, 1877].
- LEPROHON, M^{me} Jean-Lucien [Eleonora Rosanna Mullins] *Le manoir de Villerai*, trad. par Joseph-Édouard Lefebvre de Bellefeuille, Montréal, Beauchemin, 1910 [1860].
- MARMETTE, Joseph, *François de Bienville. Scènes de la vie canadienne au XVII^e siècle*, 2^e éd., Montréal, Beauchemin, 1883 [1870].
- , *L'intendant Bigot*, dans Gilles Dorion [dir.], *Les meilleurs romans québécois du XIX^e siècle*, Montréal, Fides, 1996 [1871], p. 805-1 016.
- , *Le chevalier de Mornac. Chronique de la Nouvelle-France (1664)*, édition de la Bibliothèque électronique du Québec, 2002 [1873].
- ROUSSEAU, Edmond, *Le château de Beaumanoir*, Lévis, Mercier et cie, 1886.
- ROY, Régis, « Le cadet de la Vérendrye ou le trésor des montagnes de roches », dans *Le Monde illustré*, 1897.

Notes

- 1 Willam Kirby, *Le chien d'or*, trad. de Pamphile Le May, Montréal, Stanké, 1989, vol. 1, p. 205.
- 2 Naomi Jacobs, *The Character of Truth. Historical Figures in Contemporary Fiction*, Carbondale and Edwardsville, Southern Illinois University Press (« Crosscurrents/Modern Critiques »), 1990, p. 19.
- 3 Françoise Peyregne, « La construction du personnage historique (essai de synthèse) », dans Jacqueline Covo [dir.], *La construction du personnage historique. Aires hispanique et hispano-américaine*, p. 15.
- 4 Voir Louis Lefebvre, « Jean-Baptiste Cadot et la légende du drapeau fantôme », *Liberté*, n° 227 (octobre 1996), p. 66-73.
- 5 *The Golden Dog* (New York and Montreal, Lovell, Adam, Wesson & co., 1877). Cet ouvrage s'inscrit dans la littérature québécoise par la traduction libre qu'en a fait Pamphile Le May, David M. Hayne, « Le chien d'or », dans Maurice Lemire [dir.], *DOLQ, t.1 : Des origines à 1900*, Montréal, Fides, 1978, p. 115-119.
- 6 Jean-Claude Dubé, *Les Intendants de la Nouvelle-France*, Montréal, Fides (« Fleur de lys »), 1984, p. 5.
- 7 En réalité, la construction de Beaumanoir est postérieure à l'administration de Jean Talon et Bigot n'y résida probablement jamais, mais les romanciers du XIX^e siècle se sont plu à associer l'intendant à cette demeure. William Kirby, *Le chien d'or*, vol. 1, p. 79-80 et 362.
- 8 Lionel Léveillé a relevé les similitudes entre *Kenilworth* et l'ouvrage de Houde, le qualifiant de « fumisterie », *Le Nationaliste*, 10 mai 1914.
- 9 Guy Frégault, *François Bigot, administrateur français*, Montréal, Guérin (« Bibliothèque d'Histoire »), 1994 [1948], p. 34. Guy Frégault, à qui l'on doit l'une des plus importantes études sur Bigot, situe vers 1925 l'origine du changement d'attitude envers l'intendant et conclut que, si Bigot s'est bien rendu coupable de prévarications qui ont contribué à l'affaiblissement de la colonie, il n'a fait qu'ériger en système une pratique de corruption qui existait déjà à l'époque de Talon, (p. 391-392).
- 10 William Kirby, *Le chien d'or*, vol. 1, p. 53.
- 11 Gérard Filteau, *La naissance d'une nation ; tableau du Canada en 1775*, Montréal, Éditions de l'A.C.F., 1937, vol. 1, p. 40.